

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

## LE CERCLE SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,  
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez  
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, libraires.  
Les Abonnements et les Annonces sont  
reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Dépar-  
tementale et Etrangère, LAFFITE-BULLIER  
et C<sup>o</sup>, place de la Bourse, 8, et à l'Agence  
Centrale de Publicité des Journaux des Dé-  
partements, rue du Bac, 93.

## Gare de Saumur (Service d'hiver, 11 novembre.)

## Départs de Saumur pour Nantes.

8 heures » minut. soir, Omnibus.  
4 — 35 — — Express.  
3 — 50 — — matin, Poste.  
9 — 04 — — Omnibus.

## Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 02 minutes soir, Omnibus.

## Départs de Saumur pour Paris.

9 heures 50 minut. matin, Express.  
11 — 49 — — Omnibus.  
5 — 11 — — soir, Omnibus.  
9 — 52 — — Poste.

## Départs de Saumur pour Tours.

3 heures 02 minut. matin, Omnib.-Mixte.  
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

## PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »  
Six mois, — 10 » — 13  
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception  
d'un avis contraire. — Les abonnements de-  
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-  
cation de temps ou de termes seront comptés  
de droit pour une année.

## CHRONIQUE POLITIQUE.

La chambre des communes a terminé, dans sa séance du 11, sa discussion relative aux affaires de l'Italie. Le débat s'est posé à propos des violences dont les Piémontais auraient usé contre les Napolitains. La question en est bientôt arrivée à son véritable objet, l'ensemble des affaires de l'Italie.

Lord Palmerston, parlant de l'occupation française à Rome, a dit encore qu'elle est une violation du principe de non-intervention qui est reconnu aussi bien par la France que par l'Angleterre, et du but qu'on s'est proposé de rendre l'Italie libre.

Lord Palmerston, continuant, remercie M. Boywer du compliment qu'il lui a adressé, savoir : que le gouvernement anglais a contribué à fonder l'état actuel de l'Italie. Nous sommes fiers d'être jugés ainsi, a ajouté le premier ministre, nous avons maintenu la neutralité stricte et le principe de non-intervention, mais la non-intervention ne se manifeste pas par l'absence de principes et par l'apathie. Aussi n'avons-nous jamais caché nos sympathies pour l'Italie dans les combats qu'elle a soutenus pour sa liberté et son indépendance.

Loin d'être fâchés des accusations portées contre nous par M. Boywer, nous nous glorifions de ces accusations. J'espère que Rome, quand elle sera devenue capitale de l'Italie, exercera de nouveau une grande influence sur l'Europe par sa sagesse politique et sa tendance vers le progrès. Lorsque ce temps sera venu, et il n'est pas si éloigné que nos adversaires le pensent, la postérité jugera entre nous. Le pouvoir temporel du Pape s'en va. M. Boywer ne lui a pas rendu service en soulevant cette discussion. Des atrocités se commettent qui sont sanctionnées par le Pape. Il est impossible que le pouvoir temporel puisse continuer à subsister.

Lord Palmerston termine en prouvant que l'unité de l'Italie offrirait de plus grands avantages à la France.

Après divers discours prononcés au Parlement pour ou contre l'état des choses en Italie, lord Palmerston a pris la parole. Il a déclaré que la Péninsule avait gagné au changement qui s'était produit, et que les troubles des provinces méridionales venaient, non des populations indigènes, mais de gens sans aveu qu'on y avait envoyés pour y créer l'agitation.

Le ministre croit que le pouvoir temporel du Saint-Siège ne peut pas durer. Chaque année éloignerait le peuple romain du Pape. Il serait donc de l'intérêt de Sa Sainteté de céder le pouvoir temporel le plus tôt possible. Cela doit arriver tôt ou tard, mais il n'y a pas de raison pour que la dignité du Pape comme chef de l'Eglise, résidant au Vatican ne soit pas maintenue. Le sort du pouvoir temporel du Pape est entre les mains de l'Empereur. Si la France retirait ses troupes de Rome, l'Italie serait bientôt libre de la Méditerranée à l'Adriatique. En ne prenant pas cette détermination, la France ne suit pas une politique de prévoyance, parce que l'Italie étant sa plus proche voisine elle a un grand intérêt à la prospérité qui en résulterait.

La chambre s'est ajournée au 28 avril. — Havas.

La Gazette officielle de Turin publie une circulaire du ministre de l'intérieur aux préfets. La politique italienne, est-il dit dans cette pièce, est dominée par les idées d'unité nationale et de liberté. Tant que l'œuvre d'unification ne sera pas accomplie il ne peut pas y avoir deux programmes politiques en Italie. Les hommes qui se succèdent au gouvernement ne peuvent différer entre eux que sur l'appréciation du degré de liberté dont le pays est susceptible.

Le nouveau cabinet croit que le pays jouira longuement de toutes les franchises accordées par le statut. Le gouvernement fera de la politique de conciliation, mais après avoir reconnu toutes les forces utiles, il réprimera énergiquement toute tentative d'empiétement sur ses attributions.

Le député Ballanti a été chargé par le ministère de traiter avec le gouvernement du Crédit foncier de France pour l'organisation du Crédit foncier et agricole italien.

Le Père Passaglia est nommé officier des Saints-Maurice-et-Lazare, et la chambre est prorogée à fin mai. — Havas.

On écrit de Marseille, le 10 avril, au *Messenger du Midi* :

Le courrier de Syrie qui vient d'arriver nous apporte des nouvelles du Liban du 20 mars. Daoud pacha a voulu visiter un à un tous les villages du Kesrouan. Il a reçu partout un accueil excellent; les jésuites de Ghazis et les Lazaristes d'Antourah sont venus à sa rencontre avec leurs élèves et lui ont donné des fêtes.

La question des indemnités à payer aux chrétiens est enfin résolue, malgré l'opposition de l'Angleterre et de ses agents; six commissaires ont été nommés pour le règlement de ces indemnités : deux sont Français, deux autres Anglais; le cinquième Autrichien et le sixième Prussien.

Le comte Bentivoglio, nommé consul général à Smyrne, devait quitter Beyrouth le 26 mars pour se rendre à son poste.

On annonce de Madrid, le 12 avril, que l'évacuation de Tétonan est commencée, et que l'Espagne, obtenant des satisfactions par les voies pacifiques, ne s'immiscera pas dans la politique intérieure du Mexique. — Havas.

Une dépêche de New-York, du 28 mars, nous informe que la frégate anglaise *Donegal*, chargée de troupes, a quitté la Havane pour se rendre aux îles Bermudes.

Les troupes françaises avaient quitté Orizaba le 8, pour s'avancer sur Tehuacan.

Un bataillon espagnol était parti de la Havane pour la Vera-Cruz.

Une tentative d'assassinat commise contre le général Almonte à la Vera-Cruz a échoué. — Havas.

## FEUILLETON

## UNE AVENTURE DE BRIC-A-BRAC.

(Suite.)

Baillet était émerveillé de la proluxe érudition du luthier, ce qui ne l'empêchait pas d'éprouver quelque impatience, en proie qu'il était à une impérieuse préoccupation.

— Mon cher monsieur Crépinel, lui dit-il, je vous sais un gré infini de vos explications. Mais la main me démange; me permettez-vous d'essayer quelques notes sur mon vio on ?

— Si je vous le permets, Monsieur! mais je vous en prie au contraire, car mon succès d'ouvrier ne peut être constaté d'une manière certaine que l'archet à la main.

Baillet épaula son instrument avec une agitation croissante, saisit l'archet et préluda par quelques phrases. Mais bientôt les sons purs et harmonieux de l'instrument régénéré s'infiltrèrent en quelque sorte dans tous les pores de l'artiste, Baillet exécuta avec une verve et un entrain irrésistibles l'une des plus belles fantaisies de Mozart.

A ces sublimes inspirations du Raphaël de la musique au XVIII<sup>e</sup> siècle, exécutées par le roi des violons du XIX<sup>e</sup>, tout le personnel de la boutique de M. Crépinel s'anima comme les endormis de la Belle au Bois dormant à l'apparition du prince Charmant. Madame Crépinel

s'aventura la première à descendre de son appartement dont elle ne quittait pas volontiers le crépuscule pour les ténèbres de son magasin; sa fille, mademoiselle Cécile, dont la beauté était aussi remarquable que le talent de son père, la suivit de près; le grand Firmin abandonna son éternel comptoir, et il n'y eut pas jusqu'à la favorite Mirza et au chat de l'établissement qui ne vissent agrandir le cercle qui s'était formé autour du musicien, tandis que l'armurier, adversaire palamédique de M. Crépinel, armé de la hallebarde du suisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, qu'il était chargé de fourbir, essayait l'oreille collée contre la porte de l'arrière-boutique, de saisir quelques-uns de ces élans de l'âme qu'exhalaient les génies réunis des *Amati*, de Baillet et de Mozart.

Lorsque le morceau fut terminé, le luthier, qui n'avait cessé pendant cette scène de manifester, par les gestes et par les interjections laudatives, le plaisir et l'émotion qui le dominaient tout entier, s'écria :

— Vous m'avez appelé magicien, mais c'est vous qui êtes un enchanteur. Oui, vous êtes le diable ou vous êtes Baillet.

— J'aime mieux être l'un que l'autre, mon cher Crépinel, et je vous avouerai que je suis Baillet, un simple artiste qui a un compte sérieux à régler avec vous pour la restauration fabuleuse de ce violon. Ayez la bonté de me dire...

Et Baillet mettait la main dans sa poche pour y prendre sa bourse.

— Que voulez-vous faire là! dit le luthier en arrêtant la main de Baillet.

— Rémunérer autant qu'il dépendra de moi votre travail, mon cher maître.

— Fi donc! Entre artistes on ne se doit rien, et mon travail sur cet instrument ne peut pas plus être payé que je ne pourrais vous payer le talent que vous venez de déployer tout à l'heure et qui nous tenait tous dans l'extase. Comprenez vous maintenant que nous sommes quittes ?

— Mon opinion diffère essentiellement de la vôtre sur ce chapitre-là, répartit Baillet. Mais vous avez aujourd'hui trop d'avantage sur moi, et je ne veux pas risquer une discussion où votre opiniâtreté de tacticien et votre habitude de faire échec et mat pourrait vous assurer le triomphe. Mais je fais mes réserves. En attendant la reprise des hostilités sur ce terrain, me promettez-vous, monsieur Crépinel, de venir sans façon accepter chez moi un déjeuner d'artiste, c'est-à-dire moitié spartiate et moitié athénien.

— Oh! pour cela de grand cœur, riposta le luthier, et cela très-prochainement.

— Je vous prends au mot très-prochainement et entre la reddition d'une tour et la défaite d'un cavalier.

Une franche poignée de main accompagna cette inno-

On mande de New-York, le 29 mars :  
Le sénat a voté 13 millions de dollars pour la construction de vaisseaux blindés. Le centre de l'armée fédérale du Potomac s'était avancé victorieux jusqu'à Warrentown.

Le steamer *Nashville* n'a pas été détruit, il a, au contraire, forcé le blocus de Beaufort avec une cargaison pour Liverpool.

L'escadre fédérale a passé la barre du Mississipi pour attaquer la Nouvelle-Orléans.

Le *Merrimac* est prêt à prendre la mer.

L'amendement pour la taxe du coton a été rejeté.

L'état des choses n'a pas changé à l'île n° 10.

Une dépêche privée prétend qu'un nouveau combat destiné à rappeler l'affaire du *Merrimac*, doit être livré d'un jour à l'autre. La frégate cuirassée *Florida* de la marine du Sud, mouillée en ce moment devant la Nouvelle-Orléans, faisait, dit-on, ses dernières dispositions pour sortir et forcer le blocus de ce port, afin de permettre à douze navires chargés de coton de prendre le large et de faire route pour l'Europe. L'escadre du Nord qui bloque la Nouvelle-Orléans, se compose de sept navires de guerre en bois, que la *Florida* seule dans la lutte, devra combattre. — Hayas.

Les dernières nouvelles qui nous sont parvenues d'Athènes sont loin de faire espérer un changement prochain dans l'état des esprits et dans la situation politique du pays. Nauplie résiste toujours, et les hostilités entre l'insurrection et les troupes royales sont partout imminentes.

La question de bombarder Nauplie a été agitée dans les conseils du gouvernement, mais jusqu'à présent on a reculé devant cette énormité, qui aurait pour résultat de plonger la patrie dans les larmes et le deuil. (Le Pays.)

On lit dans le Pays :

L'ambassade japonaise a été reçue dimanche par l'Empereur. A deux heures et demie, les officiers des cérémonies venaient, avec cinq voitures de gala, prendre à l'hôtel du Louvre les membres de l'ambassade admis à l'honneur d'assister à l'audience impériale, pour les conduire aux Tuileries.

Le cortège, après avoir traversé la place du Palais-Royal, la rue de Rivoli et la place du Carrousel, est entré en passant sous l'arc de triomphe dans la cour des Tuileries, où des troupes se trouvaient rangées pour rendre les honneurs militaires.

Ce cortège était ainsi composé : deux valets d'attelage, une voiture à deux chevaux dans laquelle étaient deux officiers japonais nobles à deux sabres, désignés par le chef de l'ambassade pour porter le coffre qui renferme la lettre de l'empereur du Japon à Sa Majesté Napoléon III.

Une voiture à six chevaux où étaient placés : Matsaïra Yramino Kami, Klonokou No Kami, deuxième et troisième membres de l'ambassade, avec titre de ministres, et M. le baron Sibuet, secrétaire à l'introduction des ambassadeurs, un piqueur; une seconde voiture à six chevaux contenait : Tekenho Outchy Simodzouke No Kami,

chef de l'ambassade, avec titre de ministre plénipotentiaire, accompagné de M. le baron Lajat, introducteur, des ambassadeurs.

Deux autres voitures à deux chevaux contenaient les autres officiers et les interprètes de l'ambassade.

Deux valets d'attelage fermaient la marche.

Les membres de l'ambassade, descendus de voiture sous le guichet de l'Horloge, ont accroché à leur ceinture leur second sabre qui, on le sait, est au Japon une marque de distinction; ils ont été reçus au haut du grand escalier, sur lequel étaient rangés les cent-gardes, par S. Exc. le duc de Cambacérès, grand-maître des cérémonies. Après avoir traversé la galerie de la Paix et les magnifiques salons du château, ils ont été introduits dans la salle du trône.

L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial, placés sur le trône, étaient entourés de toute la cour. Les hommes étaient en grand uniforme et les femmes en manteaux de cour. Le chef de l'ambassade, après s'être profondément incliné devant Leurs Majestés, a prononcé un discours en japonais qui a été répété en français par un jeune interprète de l'ambassade, Tatchi-Kozack. L'Empereur a répondu par quelques paroles bienveillantes, et l'ambassade a été reconduite, avec le même cérémonial, à l'hôtel du Louvre.

On a beaucoup remarqué les riches costumes et les armes de luxe que portaient les membres de l'ambassade. De riches présents sont, dit-on, destinés à Leurs Majestés, mais, dirigés par Suez, ils sont en mer, et peut-être même, à l'heure qu'il est, à Marseille.

#### FAITS DIVERS.

— Une correspondance de Marseille raconte que les ambassadeurs japonais, dont le désir d'être agréables à leurs hôtes français est visible, ont offert des cigarettes d'opium à deux sergents de ville de faction à la porte de leur hôtel. Les deux agents n'ont pas tardé à s'endormir profondément, et il a fallu de rudes et nombreuses secousses pour les tirer de cette torpeur.

— On s'occupe beaucoup en Egypte du grand voyage que le vice roi va faire en Europe. Le départ est fixé au premier mai. Saïd-Pacha se propose d'abord de toucher Candie; de là il se dirigera sur Messine et visitera Naples, Livourne, Gènes et Turin. De Turin il reviendra s'embarquer à Gènes pour Toulon; il verra Marseille et passera la nuit à Lyon. On croit que Son Altesse s'arrêtera quelques jours à Paris. Saïd-Pacha se rendra ensuite à Londres, à Bruxelles, à Vienne, descendra le Danube, s'arrêtera à Constantinople, et enfin rentrera en Egypte après avoir passé quelques jours à Cavale (Caramanie) patrie de son père.

— « Il m'est de plus en plus confirmé, dit un correspondant de l'*Indépendance Belge*, qu'un très-grand nombre d'évêques français vont se rendre à Rome. Les prélats préviennent le ministre des cultes de leur départ, mais ils ne croient pas devoir demander la permission. Le bruit courait aujourd'hui que le cardinal Morlot se rendait lui-même à l'appel du Pontife. Maintenant, soit que le gouvernement ait changé d'i-

» dée à ce sujet, soit qu'il lui paraisse de bonne politique de favoriser ce qu'il ne peut empêcher, l'administration supérieure tiendrait à ne plus témoigner que de la satisfaction de la présence éventuelle à Rome d'un certain nombre d'évêques français, dans les circonstances actuelles. On va même jusqu'à prétendre — ce que je ne garantis nullement — que le cardinal Morlot partira avec une mission semi-officielle. »

#### CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Nous avons fait connaître dans le temps le succès de M. Bouleau-Neldy, notre concitoyen affectionné, lauréat de la société de Sainte-Cécile de Bordeaux, en 1859.

Son *Stabat Mater*, composition à grand orchestre que cette société avait couronnée, vient d'être exécuté par plus de 250 musiciens dans l'église de Notre Dame de Bordeaux. Les premiers artistes de cette ville s'étaient chargés des soli. Le journal *la Gironde* et le *Mémorial Bordelais* rendent compte dans les termes les plus flatteurs pour M. Bouleau-Neldy de l'exécution de son œuvre. Nous nous efforçons de reproduire leurs articles avec la certitude de faire partager à nos lecteurs l'immense plaisir que nous avons éprouvé en les lisant.

*La Gironde* s'exprime en ces termes :

« Voici venir une œuvre véritablement grande et large, devant laquelle il faut s'incliner sans restriction, je veux parler du *Stabat* que la Société de Sainte-Cécile a couronné en 1859, et qu'elle a fait exécuter vendredi dans l'église de Notre Dame. Cette page magistrale est due à M. Bouleau-Neldy, organiste à Saumur. Ce nom-là, il faut le proclamer bien haut, l'écrire en gros caractères, car il vient de se révéler à nous par une conception remarquable. Mais comment oserai-je en parler ici après une seule audition? Il faudrait l'entendre plusieurs fois pour bien classer et apprécier tous les détails de cette splendide symphonie. Espérons que nous aurons d'autres occasions de l'admirer. On entend d'abord un roulement de timbales, terminé par deux gigantesques accords. Puis l'orchestre prélude par une magnifique introduction, où les altos à l'unisson impriment à l'œuvre, dès le début, le caractère mystique et douloureux qui la domine.

» Par une heureuse inspiration que, pour ma part, je ne saurais trop louer, le compositeur est entré en matière par le vrai *Stabat* en plain-chant, entonné par le chœur tout entier et orné d'un contrepoint d'orchestre. Je ne connais rien de beau en fait de chant d'église, comme cette *prose* chantée par un chœur bien nourri au milieu d'une foule recueillie. Et maintenant, il faudrait pouvoir suivre, verset par verset, ces larges chants qui relient entre eux les ensembles de voix et d'instruments, ces chœurs et ces *tutti* d'orchestre auxquels se mêle de temps en temps le souffle puissant et majestueux de l'orgue. Mais le puis-je? Ce mouvement habilement gradué qui soutient et accroît l'émotion jusqu'à la fin est en vérité d'un prodigieux effet. M. Bouleau-Neldy manie l'orchestre avec une grande supériorité : son chant, ses chœurs et ses accompagnements sont frappés

centé épigramme, et le luthier et l'artiste se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

#### IV.

Les premiers jours de la possession — des possessions de toute espèce — semblent éteindre dans le cœur de l'homme tous les sentiments autres que celui de l'égoïsme et de la propriété.

Baillot ne pouvait pas se soustraire à cette grande loi de l'humanité, mais il finit, après avoir épuisé toutes les voluptés que verse dans le cœur d'un artiste la possession d'un trésor inéprouvé, par justifier cet axiome latin *ab assuetis non fit passio*, qu'on pourrait traduire librement par l'*habitude tue l'amour*. Il continua donc de vénérer et d'admirer son *Amati*, mais cette possession, qui lui avait fait perdre durant tout un mois le boire, le sommeil et le manger, se termina par une tendresse calme, placide, philosophique et raisonnée qui lui permit de reprendre, avec ses études accoutumées, le fil de ses relations et de ses souvenirs si brusquement interrompu par les excès de travail auxquels il s'était livré avec l'irréprochable instrument du luthier italien si merveilleusement restauré par un luthier parisien.

Les premiers souvenirs de l'artiste rendu au commerce de la vie réelle se dirigèrent d'abord vers la rue Mazarine.

Baillot s'étonna que le brave joueur d'échecs ne fût pas venu encore prendre sa part du déjeuner d'artiste qu'il lui avait offert, et notre musicien se disposait à entreprendre un matin le pèlerinage de la rue Mazarine, lorsque son domestique vint lui annoncer la visite d'un inconnu qui s'intitulait M. Crépinel.

— Faites entrer et au plus vite, dit Baillot; voilà de ces visiteurs pour lesquels j'y suis toujours, toute affaire cessante.

M. Crépinel entra.

Ce n'était plus cet ouvrier affaibli jusqu'au menton d'une serpillière d'alepine et dont les lunettes sordides mélaient leurs branches rouillées aux poils fauves d'une casquette de loutre, c'était un notable industriel, un bourgeois vêtu sans recherche mais avec goût, qui portait des lunettes d'or, et qui, tout en conservant sur sa physionomie le type de la franchise et de la loyauté que Dieu lui avait octroyé, montrait dans sa tenue et dans son maintien cette assurance que donnent le talent avéré et la probité reconnue, et cette aisance qui prend sa source dans une indépendance héréditaire et dans une confiance illimitée dans la sainteté du travail.

— Monsieur Crépinel! dit Baillot en s'avancant joyeusement au-devant du luthier et en lui tendant affectueusement la main.

— Moi-même, monsieur, répondit le luthier en serrant avec une effusion respectueuse la main de l'artiste.

— Je désespérais de vous voir, et je vous accusais d'oublier bien vite vos promesses.

— Monsieur, il est des choses qu'on n'oublie pas et des personnes dont on se souvient toujours. Votre aimable invitation était au nombre de ces choses, et votre personne est de celles qui ne s'effacent pas de la mémoire.

— Eh bien, cher monsieur Crépinel, mon ressentiment ne tient pas contre votre bonne visite. Allons déjeuner et scellons avec un verre de chambertin notre réconciliation et nos mutuelles sympathies.

Et le musicien introduisit le luthier dans une charmante petite salle à manger où un déjeuner succulent était servi avec une élégance et un luxe qu'on ne rencontre pas toujours même chez les artistes de premier ordre.

Les deux artistes en étaient à leur dernière libation de vin de Champagne, lorsque le luthier, déposant gravement son verre tout couronné de perles pétillantes sur la table, dit :

— Le désir de vous serrer la main et de passer quelques heures avec vous ne m'a pas seul conduit ici, monsieur Baillot; je viens au-si vous adresser une petite prière.

— Une prière? à moi! fit Baillot, vous voulez rire, mon cher Crépinel; les artistes n'exaucent point de prières, parce qu'ils ne sont ni ministres, ni financiers;

de main de maître ; il y a partout une vigueur de ton, une chaleur de coloris qui dénotent un musicien de grand talent. Le *Quando corpus* est admirable.

» L'exécution de cet ouvrage a été soignée et mérite de grands éloges. Si on avait pu applaudir, on aurait certainement prodigué les bravos et les acclamations à M<sup>me</sup> Stransky et Laget, à MM. Dérivis et Dufrene, qui ont chanté parfaitement. Nous sommes accoutumés aux succès de nos deux artistes aimés ; M<sup>me</sup> Laget aussi est connue à Bordeaux depuis longtemps. Mais pourrais-je en dire autant de M<sup>me</sup> Stransky ? Non, en vérité. Commençons par dire bien vite qu'elle a chanté parfaitement et avec une voix admirable le verset : *O quam tristis et afflicta*. L'auditoire a été littéralement émerveillé par les accents de cette voix émue et puissante. Qu'avons-nous fait, grand Dieu ! quand nous avons repoussé la vaillante artiste qui se présentait pour occuper l'emploi de forte chanteuse *contralto* au Grand-Théâtre ? Oh ! la peur ! Oh ! les débuts ! — Quand on a chanté comme a chanté vendredi M<sup>me</sup> Stransky, quand on a une voix aussi belle et qu'on peut faire entendre des accents aussi sympathiques, on doit défier toutes les critiques, braver tous les obstacles, et travailler sans crainte, parce qu'on arrive quand même.

» L'orchestre a marché fort bien, et l'ensemble de l'œuvre a été exécuté avec bonheur. J'adresserai donc de sincères félicitations à tous, M. Mézeray en tête, et je mentionnerai spécialement M. Frère, alto solo du Grand-Théâtre, qui a joué avec infiniment de talent et a festonné d'une façon aussi gracieuse que distinguée un accompagnement excessivement difficile et d'un dessin des plus brillants.

» Honneur donc à M. Bouleau-Neldy, qui a fait une composition fort belle ; à la Société de Sainte-Cécile qui l'a provoquée, couronnée, exécutée, et aux artistes qui ont concouru à cette remarquable exécution.

Voici maintenant l'article du *Mémorial Bordelais* :

» L'exécution du *Stabat Mater* chanté vendredi à l'église Notre-Dame, indépendamment de son caractère religieux, peut être considérée comme l'une des plus grandes solennités musicales dont la Société de Sainte-Cécile ait pris l'initiative. Pour se rendre compte du mérite de l'œuvre de M. Bouleau-Neldy, de la profonde impression qu'elle a produite, il faut y avoir assisté.

» Le *Stabat* du modeste organiste de N. D. de Nautilly à Saumur le place dès aujourd'hui au rang des plus grands compositeurs de musique religieuse.

» Nous n'avons le temps ni la place, encore moins les connaissances nécessaires pour faire une étude approfondie de cette composition, considérée par les adeptes de la science musicale les plus compétents comme un chef-d'œuvre. Nous ne pouvons ici que reproduire, et très-froidement sans doute, les chaleureuses émotions qu'elle a suscitées dans l'auditoire. Cette habile alternative des voix humaines et des instruments, ces chants séraphiques qui semblaient descendre du ciel, ces roulements terribles, qu'on eût dit l'écho des cata-

clymes infernaux, ont produit tour à tour sur les âmes un double sentiment de béatitude et d'effroi.

» Si jamais musique religieuse n'a été plus expressive, jamais aussi exécution n'a été mieux rendue.

» M<sup>me</sup> Stransky et Laget, cantatrices de premier ordre, s'étaient chargées d'un duo pour voix de femme et ont rendu leur partie avec un rare mérite. Le solo de M. Dufresne en intermittence d'un chœur a produit, avec la voix pénétrante de cet artiste, un effet prodigieux, dépassé pourtant par celui du morceau qu'il a fait entendre des hauteurs de l'orgue. La voix magistrale de M. Dérivis a eu sa part dans le succès obtenu par les précédentes.

» Nous ne savons qui tenait l'orgue, mais si ce n'était l'auteur éminent du *Stabat*, M. Bouleau-Neldy, c'était au moins un habile et intelligent interprète de cette œuvre.

» Les chœurs des deux sexes de la Société de Sainte-Cécile ont donné avec cette perfection dont ils ont l'habitude.

» Le zèle et le talent pour la direction de ce vaste ensemble sont aussi chose d'habitude pour M. Mézeray qui, l'œil à son orchestre et tout à la fois aux chœurs placés sur la galerie de l'orgue, a maintenu une constante harmonie et une perfection rare dans l'exécution.

#### TAXE DU PAIN du 16 Avril.

Les cinq hectogrammes . . . . .	20 c. » m.
Première qualité.	
Seconde qualité.	
Les cinq hectogrammes . . . . .	17 c. 50 m.
Troisième qualité.	
Les cinq hectogrammes . . . . .	15 c. » m.

NOTA. — Cette taxe ne s'applique qu'à la commune de Saumur et ne concerne en rien les autres communes de l'arrondissement, dont les Maires restent complètement libres de taxer, comme bon leur semble, le prix du pain, dans leur circonscription municipale, d'après les bases particulières fournies par leur localité.

Pour chronique locale et faits divers : P. CODET.

#### DERNIÈRES NOUVELLES.

Son Excellence Takeno Outchy Simodzouki No Kami a adressé à l'Empereur le discours suivant dont il lui a été donné lecture en français, et lui a remis les lettres écrites par le Taïcoun à Sa Majesté :

« Sire,

» D'après les ordres de S. M. le Taïcoun, nous avons l'honneur de nous présenter aujourd'hui à l'audience de Votre Majesté.

» Depuis la conclusion du traité entre la France et le Japon, les relations tendent de plus en plus à se développer entre ces deux pays ; par conséquent notre souverain nous a chargés de remettre une lettre personnelle à Votre Majesté et de lui exprimer en même temps, la sincérité de son dévouement et le désir de voir se maintenir le traité.

» Notre souverain nous a donné l'ordre de faire connaître respectueusement à Votre Majesté

— Et ils s'aiment ? interrompit Baillot.

— Oh ! je ne dirai pas que c'est d'un amour romanesque ; mais ils s'estiment, et c'est tout ce qu'il faut pour faire un bon ménage.

— Tout le monde ne serait pas de votre avis, monsieur Crépinel.

— Tout le monde aurait tort, Monsieur. Et puis, je n'ai point amassé de fortune dans ma profession que j'ai toujours exercée non en âpre mercenaire, mais en ouvrier amoureux de l'art. Ma fille n'a donc pas de dot, et je ne concède à mon gendre, avec la main de Cécile, que le titre plus honorable que productif de mon associé. Mais cela lui suffira, et sa reconnaissance me garantit le bonheur de ma fille.

— Tout cet arrangement est parfait, monsieur Crépinel, et à quand la noce ?

— Voilà précisément le second motif de ma visite, Monsieur. La noce ! à proprement parler, il n'y en aura pas. Nous irons le matin à la mairie et à l'église, puis chacun retournera à ses affaires ; mais le soir, vers dix heures, quelques vieux amis, quelques affectueux parents se réuniront à mon foyer de la rue Mazarine, et un souper comme en faisaient nos ancêtres nous conviera à célébrer un mariage qui dans la boutique d'un luthier pourra se flatter au moins de s'accomplir sous les auspices de l'harmonie.

— Bien, très-bien, monsieur Crépinel, répartit l'ar-

qu'il attache beaucoup de prix à ce que, par suite de la bienveillance impériale, l'ambassade envoyée en Europe soit ramenée au Japon sur un bâtiment de guerre français.

» Nous terminons en exprimant les meilleurs souhaits pour le bien de Votre Majesté et de son auguste famille, ainsi que pour le bonheur et la prospérité de la nation française.

L'Empereur a répondu :

« Je suis heureux de voir pour la première fois en France les représentants de l'empereur du Japon.

» Le traité que nous avons fait ensemble amènera, je l'espère, d'heureux résultats pour les deux pays.

» Je ne doute pas que votre séjour en France ne vous donne une juste idée de la grandeur de notre nation ; l'accueil que vous y recevrez et la liberté dont vous jouirez vous convaincront que l'hospitalité est une des premières vertus d'un peuple civilisé.

» Je vous ferai reconduire volontiers dans votre patrie sur un bâtiment de guerre, et vous emporterez avec le bon souvenir de votre voyage en Europe l'assurance de mon désir d'entretenir avec le Japon les relations les plus amicales. »

(Moniteur.)

#### Sommaire de l'ILLUSTRATION du 12 avril 1862.

Revue politique de la semaine. — M<sup>r</sup> Luigi Fransoni, archevêque de Turin. — Courrier de Paris. — Lutte de la *Gloire* et de l'*Invincible*, les vaisseaux cuirassés. — Causerie dramatique. — Lucie (nouvelle). — Une chasse aux éléphants à Ceylan (suite). — Arrivée des ambassadeurs japonais à Marseille. — Scènes de mœurs javanaises. — Gazette du palais. — Steeple-chase militaire à la Marche. — Henri Dombrowski, pianiste et compositeur polonais. — Les théâtres du boulevard du Temple.

Gravures : M<sup>r</sup> Luigi Fransoni. — Camp des Français à la Tejeria (Mexique). — Lutte de vitesse entre les frégates blindées la *Gloire* et l'*Invincible* à Toulon. — Batteries construites par les Mexicains au Chiquihuite, sur la route de la Vera-Cruz à Mexico. — Le major général Ulysse Grant, commandant des troupes fédérales au fort Donelson. — Prise de possession du fort Donelson par les troupes fédérales. — Général Buckner, commandant des troupes confédérées au fort Donelson. — Combat du *Merrimac* et du *Monitor* en vue du fort Monroe. — Réception des ambassadeurs japonais à Marseille. — Une école indigène de l'île de Java. — Une danse de Rogings de l'île de Java. — Henri Dombrowski. — Les théâtres du boulevard du Temple. — Rébus.

L'ACADÉMIE de l'Industrie française dans sa séance générale du 20 juillet 1845, a décerné une médaille d'honneur en argent à M. GEORGÉ, d'Epinal, pour les perfectionnements qu'il a apportés dans la préparation de son excellente PATE PECTORALE, dont les précieuses propriétés pour combattre les RHUMES, enrhouements, catarrhes, asthmes, grippe, etc., avaient été constatées par la commission chargée d'en faire l'examen. (Médaille d'or en 1845). LA PATE PECTORALE DE GEORGÉ,

mais ils rendent des services, quand ils le peuvent, et celui que vous me demandez est rendu d'avance, s'il est possible.

— Ce n'est point un service, c'est un plaisir, c'est un honneur que je réclame de votre estime.

— En ce cas la chose est faite, monsieur Crépinel.

— Monsieur Baillot, je marie ma fille.

— Vous mariez votre fille ! fit Baillot en trempant ses lèvres dans sa flûte de cristal et en humant quelques perles impatientes qui frétilaient autour du bord.

— Oui, monsieur.

— Et quel est l'heureux mortel appelé à posséder ce joyau digne des hommages des princes et des artistes ?

— Ce n'est ni un prince ni un artiste, c'est Firmin Léveillé, mon premier ouvrier, celui que vous avez trouvé dans le comptoir avec Mirza la première fois que vous me fîtes l'honneur de venir à la maison.

— Est-il possible ! s'écria Baillot en replaçant son verre sur la table de façon à le briser, quoi ! ce grand garçon ?

— Mon Dieu oui, monsieur Baillot. Firmin, que j'ai eu en apprentissage et pas plus haut que cela, presque au sortir de nourrice, est devenu un bon et laborieux ouvrier ; je l'avais accueilli d'abord par compassion, je l'ai gardé par attachement ! Orphelin dès l'enfance, il ne connaît pas d'autre maison paternelle que celle de son maître. Ma fille et lui ont été élevés ensemble.

tiste d'un air rêveur.

— Je viens donc vous prier instamment, Monsieur, de vouloir bien consentir à faire partie du petit nombre de convives que je rassemblerai autour de ma modeste table dans ce jour solennel.

— Et le jour de la noce, il est fixé ?

— A aujourd'hui en huit.

— Irrévocablement ?

— Irrévocablement.

— Eh bien ! monsieur Crépinel, je donne précisément ce soir-là un grand concert qui sera, je crois, honoré de la présence de l'Impératrice. Je mets dès à présent une loge à la disposition de votre famille.

— Ah ! mille remerciements, Monsieur.

— A l'issue du concert, une voiture à mes ordres vous reconduira chez vous, où peu de temps après, j'aurai le plaisir d'aller vous rejoindre pour participer à votre festin nuptial et pour m'associer à la joie de votre famille.

Le brave luthier ne tarda pas à prendre congé de Baillot, qui s'occupa dès ce moment à organiser le concert dont il avait improvisé la future existence et la date.

Une pensée généreuse germait dans le cœur de l'artiste, et il n'avait pas un moment à perdre pour la transformer en projet et surtout pour réaliser ce projet.

(La suite au prochain numéro.)

